

18<sup>ième</sup> CONGRÈS  
de la FEC



TOURNÉS VERS  
L'AVENIR

DOCUMENT

2

Textes de référence

## Bibliographie commentée

### La croissance infinie et sa critique récente

#### Pourquoi cette bibliographie?

Chacun des auteurs ici présents a fait avancer la science et la morale. Leurs œuvres nous permettent de décrire et d'expliquer les maux et les menaces liés au développement du capitalisme et de la société industrielle. Les auteurs choisis viennent d'horizons intellectuels différents, mais ils partagent tous en quelque sorte une même visée normative profonde par rapport au droit d'exister des générations futures. Ce sont des penseurs engagés au profit de la poursuite de l'humanisation de la société et de la conservation à long terme de l'espèce humaine. Ce sont aussi des esprits critiques vis-à-vis du cadre idéologique à l'intérieur duquel les problèmes sont généralement posés à gauche comme à droite. Chacun d'eux nous aide à mieux comprendre synthétiquement le monde et ses problèmes.

Comme le dit fort justement le philosophe Jean-Pierre Dupuis : « S'il est beau de vouloir partager équitablement un gâteau aussi gros que possible, il conviendrait peut-être de se demander d'abord s'il n'est pas empoisonné. »

Aujourd'hui, à cause de l'aggravation des problèmes écologiques et du réchauffement climatique, après avoir appris que le risque météorologique n'est plus comme jadis de nature exogène mais de l'ordre des processus dont l'homme est le grand responsable, se fait à nouveau sentir la nécessité de poursuivre la réflexion critique à propos des transformations impulsées par la technique et le capitalisme à la société industrielle marchande et productiviste. Les questions les plus fondamentales liées à la société industrielle et au développement technologique continuent donc de se poser. Est-ce que les problèmes écologiques et humanitaires auxquels nous aurons bientôt à faire face peuvent être résolus dans le cadre du développement économique et technique actuels? Non, répondent ces auteurs, le travail d'émancipation est encore à faire.

#### Quelques œuvres phares

Gunther Anders (1902-1992) est un philosophe allemand du 20<sup>e</sup> siècle. Une des grandes influences sans doute de la pensée d'Annadit Arendt dont il était l'époux, de Marcuse dont il était le coloc, de Benjamin dont il était le cousin, de Brecht dont il était l'ami et de Husserl dont il fut l'assistant. Plus préoccupé de militer contre la bombe atomique que de poursuivre une carrière universitaire, il a néanmoins réussi à écrire une œuvre importante d'une trentaine d'ouvrages dont certains ont été capitaux pour la pensée d'Adorno ou pour le Jonas du Principe de responsabilité. La première partie de son œuvre maîtresse *L'Obsolescence de l'homme* a été publiée en 1956. Sa deuxième partie date de 1980, malheureusement il n'existe pas encore de traduction de cette 2<sup>e</sup> partie, déjà sept fois rééditée en Allemagne.

Anders s'intéresse à la menace ontologique apportée par la technique. « L'homme entre dans l'ère des titans et se retrouve détenteur d'une puissance omnipotente qui, à la différence de celle traditionnellement accordée à Dieu, celle de création *ex nihilo*, peut se comprendre plutôt comme celle d'une réduction *ad nihil*, c'est-à-dire la puissance de réduire tout à rien. » La toute-puissance, désormais, n'est donc plus du côté de Dieu, mais de la technique. Une « apocalypse sans royaume » est désormais possible, car ce que nous pouvons faire par notre capacité scientifique et industrielle de fabrication, dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous en représenter, en éprouver ou en imaginer. Pour Anders, nos facultés anthropologiques possèdent des limitations dont n'a cure la technique.

Pour lui, l'éthique comprise de manière traditionnelle ne tient pas compte des problèmes nouveaux causés par la technique.

Ce constat est également partagé par Hans Jonas (1903-1993) qui, dans le célèbre *Principe de responsabilité*, poursuit la réflexion amorcée par Anders. « La thèse liminaire de ce livre est que la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace. » Il ne s'agit pas seulement de menace physique mais aussi de menace technique et politique déshumanisante. « Agis de façon que les effets de ton action soient compatibles avec la Permanence d'une vie authentiquement humaine sur terre ». Jonas, comme Anders, introduit dans la politique l'obligation morale de se former une idée des effets lointains de nos actions techniques et scientifiques. Ce livre est en quelque sorte l'origine du Principe de précaution intégré au droit international.

Jacques Ellul (1912-1994) a produit une œuvre volumineuse qui aborde tous les champs de la culture humaine. Droit, histoire, politique, religion, épistémologie; plus d'une cinquantaine de livres et près d'un millier d'articles. Il est surtout connu comme Le philosophe de langue française sur les questions des problèmes philosophiques, politiques et sociaux, liés à la technique. *La technique ou l'enjeu du siècle*, en 1954, et *Le Système technicien*, en 1977 demeurent d'actualité. Avec son ami Bernard Charbonneau, il est considéré à juste titre comme le théoricien et l'inspirateur des militants objecteurs de croissance en culture francophone. Sa pensée est, avec celle de François Partant, au fondement des travaux du plus connu des critiques de la croissance et du développement durable, l'économiste et épistémologue Serge Latouche. C'est de lui dont nombre de théoriciens de la « décroissance conviviale » tirent leurs principaux arguments. Il a en particulier théorisé les raisons qui expliquent que les solutions techniques ne font souvent que de repousser les problèmes qu'elles prétendent solutionner, et pourquoi la croissance se justifiant par elle-même est une forme de la déraison. Sa dernière grande synthèse, *Le bluff technologique*, publiée en 1988 est une œuvre majeure qui ébranle bien des idées reçues.

Avec son livre de 1988 *Que la crise s'aggrave*, l'économiste François Partant (1926-1987) fut un autre précurseur de la critique du développement. D'abord cadre supérieur dans des institutions financières nationales et internationales. C'est en homme de terrain qu'il prit conscience des aberrations auxquelles conduisaient les politiques de développement menées dans le tiers-monde. Il travailla alors pour les gouvernements et les mouvements d'opposition de ces pays avant de se lancer dans une réflexion plus globale sur le système économique et politique international et d'en arriver à une critique globale des notions de progrès et de développement. Critique acerbe d'une évolution technico-économique devenue incontrôlable, il propose de sortir du paradigme dominant dans *La fin du développement, naissance d'une alternative?*

Considéré comme le fondateur de l'écologie politique depuis son manifeste de 1936 *Le sentiment de la nature, force révolutionnaire*, Bernard Charbonneau (1910-1996) partage avec Ellul l'idée que « la synthèse entre un progrès indéfini de la liberté et une croissance sans fin du confort est une utopie. » Il s'attarde comme lui à décrire la grande mutation apportée par la technique à notre temps « L'immutabilité d'un ordre à la fois naturel et divin fut celui du passé, la croissance indéfinie est devenue à la fois le fait et le dogme de notre temps. La Grande Mue qui travaille dans les sociétés industrielles (et les autres à leur suite) est la réalité immédiate que nous pouvons appréhender dans le quotidien de notre vie et le moteur profond d'une histoire que religions et idéologies s'époumonent à suivre; chaque homme l'expérimente à chaque instant et partout, par-delà classes et frontières, elle met en jeu l'humanité. » Bernard Charbonneau est aussi un grand pourfendeur de la récupération politique de l'écologie. Dans le *Jardin de Babylone*, il explique comment la société industrielle finit d'anéantir la nature en la protégeant.

Chez nous, le sociologue, juriste et philosophe Michel Freitag est un représentant important de la pensée critique contemporaine et de la décroissance. L'ouvrage *Le Naufrage de l'université et autre essai d'épistémologie politique* s'est vu décerner le Prix du Gouverneur général en 1995. Freitag y critique entre autres, la gestion technocratique du social. Que devient la société lorsqu'elle est prise en main par les sciences sociales? Quels sont les problèmes qui surgissent lorsque nous nous abandonnons à la technique, à la gestion et à l'économie libérale? Qu'arrive-t-il à notre liberté lorsque des organisations prennent les décisions? Pourquoi l'éducation universitaire n'oriente plus normativement la société? C'est en répondant à toutes ces questions et à bien d'autres que ce livre nous permet de comprendre les problèmes de l'évolution du capitalisme, de la technique, et des régulations sociétales nouvelles, de manière synthétique et avec une hauteur de vue remarquable dans l'histoire des sciences humaines au pays. À partir d'une analyse dialectique des contractions de la modernité, en tant que mode de reproduction politico-institutionnel, Freitag va fortement dénoncer le remplacement progressif des régulations symboliques et politiques par des processus systémiques impersonnels (le marché, les technologies, les médias) dont le mode d'opération n'est mesuré par rien d'autre que par leur propre taux de croissance exponentielle.

Comme Freitag, le philosophe et phénoménologue français Michel Henry (1922-2002) explore lui aussi, dans *Du communisme au capitalisme, théorie d'une catastrophe*, les régulations techniques qui exproprient la subjectivité en la remplaçant par des processus autonomes et automatisés.

Avec *La déraison de la raison économique, Décoloniser l'imaginaire, Survivre au développement, l'occidentalisation du monde*, Serge Latouche est sans doute l'auteur qui a le plus contribué au mouvement de la décroissance. Dans *La Mégamachine, Raison technoscientifique, raison économique et mythe du progrès*, il s'intéresse particulièrement à la destruction du lien social par l'organisation sociale elle-même sous l'emprise de la rationalité technoscientifique et économique. Avec son dernier livre *Le pari de la décroissance*, il cherche à montrer que « si un changement radical est une nécessité absolue, le choix volontaire d'une société de décroissance » est un enjeu politique important en esquissant le programme politique d'une société de décroissance conviviale. Latouche propose, par exemple, de « retrouver une empreinte écologique égale ou inférieure à une planète », « d'internaliser les coûts de transport » et de « pénaliser fortement les dépenses de publicité. »

Pour Alain Gras, « les techniques ne sont pas neutres : elles façonnent la société. » Dans *Fragilité de la puissance*, il s'inquiète de notre enfermement progressif « dans des rails techniques, nous privant de tout choix, construisant une civilisation de la puissance... et de la fragilité. » Comment en sommes-nous arrivés là? Comment sortir du nihilisme technologique contemporain?

Dans son essai *Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire*, Jean-Paul Besset, rédacteur en chef au *Monde* pendant dix ans, cherche également à proposer des alternatives politiques aux impasses actuelles du progrès. Avec les crises en cours, « l'humanité a atteint le bout ultime de la voie progressiste qu'elle a empruntée au début de la modernité ». « La croissance infinie des biens et services qui fonde le développement de nos sociétés est impossible. Ou si l'on préfère suicidaire. Elle est incompatible avec la stabilité de la biosphère et inaccessible à l'essentiel de la population mondiale. Elle ne saurait donc tenir lieu de projet de civilisation. »

Le politologue Paul Aries, dans *Le Mésusage, essai sur l'hypercapitalisme*, va encore plus loin que Latouche et Besset dans la radicalisation de ce projet politique de la décroissance. Il s'agit de renverser la tendance actuelle du capitalisme à la dégradation de la production, déconnectée de l'usage par une politique « de la (quasi) gratuité du bon usage et du

renchérissement du mésusage ». Pourquoi, par exemple, payer l'eau le même prix pour faire son ménage ou remplir sa piscine?

Jean-claude Michéa dans *Impasse Adam Smith. Brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche*, décrit les sources de l'identité idéologique commune et problématique partagée par la droite individualiste et la gauche progressiste. Il n'y a pas d'espoir d'avenir politique émancipateur pour une gauche empêtrée dans l'idéologie du progrès. Pour lui, « Ce sont les exigences même d'un combat cohérent contre l'utopie libérale et la société de classes renforcée qu'elle engendre inévitablement qui rendent à présent politiquement nécessaire une rupture radicale avec l'imaginaire intellectuel de la Gauche. » Comme Dupuy et Freitag, il s'attaque à la représentation du monde des économistes libéraux mais à partir d'une approche historique et anthropologique. Dans son essai *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, il s'appuie en particulier sur l'analyse de G. de Sélys & N. Hirtt, *Tableau noir : résister à la privatisation de l'enseignement*, pour dénoncer les transformations de l'éducation sous le capitalisme du XXI<sup>e</sup> siècle. « Quelle étrange logique pousse les sociétés modernes, à partir d'un certain seuil de leur développement, à détruire les acquis les plus émancipateurs de la modernité elle-même? »

Jean-Pierre Dupuy est au confluent des deux grandes tendances de la philosophie analytique et continentale. Ayant publié une vingtaine de livres, il enseigne à Paris et à Stanford la philosophie sociale et politique. Très influencé par Illich, Jonas et Rawls, il propose un catastrophisme rationnel rigoureux et pertinent dont l'argumentation est impossible malheureusement à résumer ici.

Dans son petit essai *Les mensonges de l'économie*, J. K. Galbraith (1908-2006), le grand théoricien de l'économie des sociétés industrielles et de leur technocratie, se propose plus simplement de montrer « comment en fonction des pressions financières et politiques ou des modes du moment, les systèmes économiques et politiques cultivent leur propre version de la vérité. Une version qui n'entretient aucune relation nécessaire avec le réel ».

Dans son livre *Le seul et vrai paradis : une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, l'historien américain Christopher Lasch (1932-1994) veut montrer que les mouvements démocratiques des trois derniers siècles, aussi bien en Europe qu'en Amérique, se constituèrent tous en opposition à un « mouvement de l'histoire » auquel ils ne croyaient pas. » Il n'est donc pas nécessaire d'être progressiste pour être démocrate.

L'anthropologue de la modernité Gilbert Rist, dans *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, « fait le point sur les théories et les stratégies » qui ont posé le développement comme moteur de la transformation du monde. Pendant cinq décennies, ce grand récit a fait croire à l'avènement du bien-être. « Et pourtant, en dépit des échecs du « développement » aggravés par la mondialisation, c'est toujours la croissance – à laquelle personne ne veut renoncer – qui est censée apporter le salut. Le besoin de croire est plus fort que les doutes que l'on peut avoir sur le contenu de la croyance. N'est-ce pas cela qu'il convient d'expliquer? »

Le psychanalyste et philosophe d'origine grecque Cornélius Castoriadis (1922-1997), célèbre auteur de *L'institution imaginaire de la société* et fondateur avec Claude Lefort de *Socialisme ou barbarie*, est lui aussi à ranger parmi les critiques articulés du progressisme. *Une société à la dérive* comporte une vingtaine de textes, conférences et interviews réalisés entre 1974 et 1997, et liés à la crise des démocraties libérales.

Formé à l'origine d'un groupe d'anciens situationnistes autour de Jaime Semprun, fils de l'écrivain et scénariste Jorge Semprun, L'Encyclopédie des nuisances est devenue dans les années 1990 une maison d'édition et une référence dans la publication d'ouvrages de

critique anti-industrielle. Jean-Marc Mandosio fait partie du cénacle. Dans *Après l'effondrement. Notes sur l'utopie néotechnologique*, il s'intéresse à partir de cas concrets à la réception sociopolitique de la technique : « tout ce qui est programmé n'aboutit pas, mais tout ce qui aboutit a été programmé ». « Ni la bombe atomique, ni les ordinateurs, ni les centrales nucléaires, ni Internet, ni le décryptage du code génétique humain ne sont nés spontanément; ils sont le résultat de programmes étalés sur des décennies, le plus souvent à l'instigation des états ou avec leur soutien massif ». Comment se déroule la guerre idéologique pour imposer les marchandises techniques? Si la technologie apparaît aujourd'hui comme une force irrésistible, un destin, c'est avant tout parce que ses promoteurs l'ont voulu irréversible. De réels intérêts idéologiques légitiment comme un progrès les nouveautés de la technologie.

André Gorz, très connu comme théoricien du travail, est un penseur important de l'écologie politique. Dans *Misère du présent et Richesse du possible*, il cherche une issue à la société salariale et productiviste en défendant l'idée d'un revenu universel indépendant de l'emploi.

Pour l'inventeur de la bioéconomie, l'économiste roumain Nicolas Georgescu-Roegen (1906-1994), « le développement économique ne saurait impunément se poursuivre sans une profonde restructuration et une réorientation radicale ». Dans *La décroissance. Entropie - Écologie – Économie*, il s'intéresse particulièrement à analyser « la dégradation entropique et la destinée prométhéenne de la technologie humaine ». Il y a des limites physiques au recyclage, car tout s'use ici bas.

Louis Marion  
GRIP (UQAM)

## Références

Günther ANDERS, *L'obsolescence de l'homme : sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, éditions Ivrea et de l'encyclopédie des nuisances, 2002

Hans JONAS :*Le principe responsabilité une éthique pour la civilisation technologique*  
Édition du cerf, 1990

Jacque, ELLUL. *Le bluff technologique* Hachette, 1988 réédition 2004

François PARTANT, *La Fin du développement : Naissance d'une alternative ?* La Découverte, 1982 réédition 1997

Bernard CHARBONNEAU, *Le Système et le chaos, Critique du développement exponentiel*, 1973, réédition 1990

Michel FREITAG, *Le Naufrage de l'université* Éditions la découverte Paris 1995

Michel HENRY, *Du communisme au capitalisme, théorie d'une catastrophe*. Odile Jacob, 1990.

Serge LATOUCHE, *La mégamachine - Raison techno-scientifique, raison économique et mythe du progrès* La Decouverte 2004

Serge LATOUCHE, *Le pari de la décroissance*, Fayard 2006

Alain GRAS, *Fragilité de la puissance. Se libérer de l'emprise technologique*, Fayard.

Jean-Paul BESSET, *Comment ne plus être progressiste sans devenir réactionnaire* Fayard, 2005

Paul ARIES, *Le Mésusage, Essai sur l'hypercapitalisme*, Paragon 2007

Jean-Claude MICHEA, *Impasse Adam Smith. Brèves remarques sur l'impossibilité de dépasser le capitalisme sur sa gauche*, Éditions Climats, 190 pages, 2002

Jean-Claude MICHEA *L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, Climats 1999

Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé, Quand l'impossible est certain*, Seuil; 2002

J.K. GALBRAITH, *Les mensonges de l'économie*, Grasset, 2004

Christopher LASCH, *Le seul et vrai paradis : une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, Castelnau Le Lez, Climats, 2004, réédition Flammarion, coll. Champs, 2006.

Gilbert RIST *Histoire d'une croyance occidentale* Presses De Sciences Po 2001

Cornélius CASTORIADIS, *Une société à la dérive* Edition du Seuil 2005



Jean-Marc MANDOSIO, *Après l'effondrement. Notes sur l'utopie néotechnologique*, Encyclopédie des Nuisances 2000.

André GORZ, *Misère du présent richesse du possible*, Galilée 1997

Nicolas Georgescu-Roegen *La décroissance. Entropie - Écologie - Économie* Le sang de la terre 1979